

Frania Haverland

Témoignage pour le CERN 95, centre René Nodot (entre 2008 et 2011)

<http://sites.google.com/site/passeursdememoireduvaldoise/frania-haveland>

Je m'appelle Françoise Haverland, je suis née en 1926, je suis d'origine polonaise et je suis juive, c'est pour cela que les Allemands m'ont persécutée.

Le 1er septembre 1939, les Allemands envahissent la Pologne, sans avoir déclaré la guerre..

Sept jours après nous étions occupés et ils ont aussitôt commencé à procéder à des arrestations. En premier lieu, ils ont arrêté les notables, les intellectuels et parmi ceux-là les professeurs, les communistes. C'était vraiment un cauchemar. Du jour au lendemain le bouleversement fut inimaginable. Mon père était chef d'orchestre, il allait être inquiété par la Gestapo. Nous avons été tout de suite, privés de toute liberté, j'avais treize ans et demi à l'époque, ma scolarité fut interrompue.

J'avais défense d'aller à l'école, défense de sortir à n'importe quelle heure de la maison, seulement deux heures le matin et deux heures l'après-midi. Dès huit heures, il ne fallait plus sortir dans la rue et quitter la ville était interdit. Les banques étaient bloquées : se ravitailler était quasi impossible. Mon vieux grand-père partait la nuit à la campagne pour chercher un peu de nourriture : c'était notre seul moyen de subsistance. Très vite, les Allemands ont procédé à un recensement de la population. Les enfants jusqu'à l'âge de quinze ans avaient reçu un tampon différent de celui des adultes. On ne savait pas évidemment ce que cela voulait dire. On a très vite compris lorsqu'ils ont rassemblé un certain groupe d'enfants qu'ils ont arrachés à leurs familles, à leurs parents pour les déporter. Ce mot « déporté », on ne le connaissait pas, on ne savait pas ce qu'il signifiait, mais on nous a vite fait comprendre quel était son sens.

Ces enfants partaient et ne revenaient plus.

J'avais l'âge d'être aussi déportée, les enfants jusqu'à l'âge de quinze ans étaient des bouches inutiles à nourrir, donc à supprimer. Ma mère a décidé de me cacher. J'allais ainsi de cave en cave, jamais au même endroit parce que c'était trop dangereux pour le propriétaire de la cave qui risquait la peine de mort. Je ne pouvais pas rester trop longtemps au même endroit et vous pouvez imaginer le calvaire d'une adolescente qui est obligée de rester dans une cave obscure, humide, sans personne à qui parler. J'ai passé, entre un an et quinze mois de ma vie, comme ça.

Je suis devenue une vraie sauvagonne.

J'ai oublié de parler, j'ai perdu l'habitude de parler et quand je sortais, parce que je ne restais pas tout le temps à la cave, souvent il n'y avait personne qui me permettait de me cacher donc ma mère me parlait quelques fois, je répondais par «oui» ou par «non» je n'osais plus parler tellement j'étais traumatisée. Et j'ai vécu tel quel jusqu'à l'âge de quinze ans, où je fut considérée comme adulte et apte au travail, à ce moment-là, on a formé un ghetto. Alors, ce que je peux aussi dire ce qui était terrible, c'est qu'entre temps il y a eu des massacres et des déportations, et toute ma famille et mes parents furent massacrés et déportés, ce qui fait que je me suis retrouvée seule avec mes deux frères dans le ghetto. Le ghetto était partagé en deux parties : le ghetto A, c'était, rien que les jeunes qui étaient aptes au travail, qui étaient solides et qui pouvaient travailler comme esclaves et exécuter les travaux forcés. L'autre partie du ghetto, c'était des enfants et soi-disant des personnes âgées, je dis soi-disant, parce que les personnes, à partir de quarante et quarante-cinq ans, étaient considérées déjà comme personnes âgées. Et dans cette partie du ghetto, on les laissait mourir de faim et de maladie, personne ne s'en occupait, il n'y avait aucun ravitaillement qui arrivait. Il m'est arrivé d'aller là-bas dans ce ghetto et ce que j'ai vu, c'était quelque chose d'horrible, il y avait des enfants qui étaient à bout de force et des cadavres dans les rues. Nous avons vécu comme cela et pendant ce temps il y a eu des déportations, des massacres, des pendaisons jusqu'en 1942. En 1942, ces dirigeants nazis se sont réunis à Wannsee c'est la banlieue de Berlin, à une conférence où ils ont décidé de la « *Solution finale* ». Cela voulait dire tous ceux qui restaient vivants, devaient être exterminés. On a donc liquidé le ghetto pendant la liquidation du ghetto, il y avait la sélection donc déportations, massacres, fusillades, et ceux qui restaient vivants étaient envoyés dans un camp de concentration. J'ai été envoyée dans ce camp avec mon frère aîné puisque mon frère cadet avait disparu dans la tourmente et ce camp, c'était le camp de Plaszów, au sud de la Pologne, à côté de Cracovie. En 1993, Steven Spielberg a parlé de ce camp dans son film, La Liste de Schindler, - peut-être certains d'entre vous l'ont vu -, et nous sommes arrivés dans ce camp, alors bien sûr, c'était un voyage dans le wagon plombé, à chaque fois qu'ils nous transportaient quelque part, qu'ils nous emmenaient quelque part, c'était toujours dans les wagons plombés, les wagons à bestiaux. Nous sommes arrivés dans ce camp, il n'y avait rien de prêt pour nous, les baraques n'étaient pas construites donc nous fumes obligés de construire les baraques nous-mêmes. On travaillait terriblement dur, il y avait des équipes de nuit, des équipes de jour, avec très peu de nourriture. Je travaillais aussi dans une carrière, alors la carrière, c'était quelque chose d'horrible parce que ça consistait à soulever des pierres terriblement lourdes, à

charger les wagonnets et arriver au bout avec ces wagonnets, nous étions obligés de décharger ces pierres, de les déposer et on avait vraiment l'impression qu'ils étaient là en train de nous épuiser au travail parce que ceux qui n'arrivaient pas à suivre trébuchaient sous le poids des pierres, ils tombaient quelques fois et là ils étaient exécutés sur place. Ensuite j'ai été sélectionnée pour aller travailler dans une usine, un atelier de confection d'uniformes pour les Allemands, pour l'armée allemande, et là j'ai travaillé et j'ai pu m'exercer à des petits sabotages parce que bien sûr on essayait de tricher un petit peu et j'ai travaillé devant une machine à boutonnière et je m'amusais à dérégler cette machine de temps en temps, c'était ma façon de faire la Résistance et par ce procédé, j'ai déréglé la machine, et le temps que le réparateur vienne la réparer, ça arrêtait la production. J'ai fait ça plusieurs fois jusqu'au jour où celui qui nous surveillait, qui était un détenu comme nous, ait compris ce que je faisais et qu'il me dit : « à force de faire du sabotage, tu arriveras à nous faire fusiller tous », parce qu'il faut dire que lorsque quelqu'un était pris à faire du sabotage, il n'y avait pas seulement cette personne là qui était fusillée mais on prenait des otages et ça s'est produit plusieurs fois dans ce camp. On vivait dans ce camp avec une hygiène épouvantable, nous étions envahis de poux, de poux corporels et ces poux propageaient la maladie du typhus et j'ai contracté cette maladie, malheureusement ou plutôt heureusement, j'avais de la chance de m'en sortir parce que c'est une maladie, en général, mortelle mais il y a des miracles. Je m'en suis sortie mais jugée inapte au travail parce que j'étais trop épuisée, trop faible et on m'a déporté, emmené dans un camp d'extermination, Auschwitz, vous avez dû entendre parler du camp d'Auschwitz. Alors à nouveau le wagon blindé est arrivé sur la rampe d'Auschwitz, il fallait descendre du wagon à coups de matraque. C'était des cris, des aboiements de chiens, c'était « schnell ! schnell ! » « Vite ! Vite ! » Et sur cette rampe il y a eu tout de suite une sélection, alors il y a eu un groupe de gens qui est parti tout de suite à la chambre à gaz. Le groupe auquel j'appartenais, est parti à Birkenau. Birkenau, c'était Auschwitz n°2, c'est là où se trouvait le complexe des chambres à gaz, des crématoires. Arrivé/devant ce complexe, on est cerné tout de suite par la chaire brûlée, par la fumée qui sortait des crématoires, on nous a fait déshabiller, nous étions restés tout nus, plusieurs heures à attendre que ce fameux Docteur Mengele, qui était très célèbre dans le camp, c'est lui par qui passait toutes les sélections, c'est lui qui décidait de la mort ou de la vie de chacun de nous, et j'étais sélectionnée dans le groupe qui devait survivre, l'autre groupe est parti directement à la chambre à gaz ; On nous a emmené dans le camp de Birkenau, en quarantaine. La quarantaine, ce n'était rien d'autre que la réserve pour la chambre à gaz puisqu'ils ne pouvaient pas exécuter tout le monde à la fois, ils exterminaient entre 2000 et 3000 personnes par jour et étant donné qu'on ne travaillait pas, ils essayaient de nous épuiser en nous faisant courir, et ceux qui n'arrivaient pas à courir qui trébuchaient, étaient battus et c'était une vie terrible qu'ils nous faisaient mener. Un jour, ils avaient besoin de quelques personnes pour travailler et j'avais de la chance d'être choisie. J'ai dit de la chance parce que l'on était utile, on pouvait travailler, ça voulait dire la survie, pour combien de temps, on ne savait pas parce qu'une fois à Auschwitz, on savait bien qu'on y entraient mais on n'en sortait pas, on n'en sort pas vivant. Mais comme on pouvait travailler, ça voulait dire qu'on allait vivre encore un peu. Et je travaillais comme ça dans un atelier de couture, dans l'atelier de couture c'était des vêtements qui étaient pris aux gens qui étaient passés dans les chambres à gaz. Nous avions la mission de restaurer ces vêtements, et c'était des vêtements qui étaient envoyés à la population allemande en Allemagne. Au bout d'un certain temps, je suis tombée malade, alors nous étions en 1944. On m'a envoyé dans un autre camp alors à nouveau dans le wagon blindé en Allemagne. Cette fois-ci, dans le camp de Flossenbourg. Arrivé dans ce camp, on nous a attribué un travail dans une usine, c'était un commando, dans une usine de pièces détachées pour des voitures. A ce moment-là, nous étions déjà encerclés d'un côté par les Russes et de l'autre côté par les Américains, il y a eu des batailles aériennes, deux bombardements et étant donné que les usines étaient visées par les bombardements, on ne pouvait plus travailler tout le temps. On nous amenait dans la forêt à côté par la suite, on était tout le temps dans cette forêt car il y avait tout le temps des bombardements, nous étions en plein hiver donc environ -20°;-30°, nous étions très peu vêtus en plein air dans cette forêt accroupis à même le sol, nous n'étions plus ravitaillés du tout à cause des bombardements. On ne pouvait pas nous ravitailler et les Allemands sentaient déjà que pour eux la guerre était perdue, ça les rendait très agressifs et ils nous battaient tout le temps. Comme on n'avait rien à manger, tout ce qu'on pouvait manger c'était des feuilles mortes et la neige, c'était notre seule nourriture. Et dans cette situation, malgré le risque de tomber sur des bombes, nous étions contents de cette situation parce qu'enfin quelque chose bougeait, enfin on se battait parce qu'avant on pensait qu'on était oublié du monde entier, que personne ne nous défendait et là il y a eu vraiment la guerre, on sentait vraiment que la libération était proche. Tout ce que l'on souhaitait c'était de rester dans cette région. Malheureusement, au bout d'un certain temps, ils ont trouvé le moyen de nous embarquer de nouveau dans le wagon blindé et nous envoyer vers une destination inconnue. Nous avons voyagé comme ça très longtemps, je dis toujours entre dix et quinze jours parce que nous n'avions ni de montres, ni de calendriers, on a perdu la notion du temps alors on ne se rendait pas compte du temps qui passait. Dans ces wagons, nous étions tellement nombreux, tellement entassés sans manger, sans boire et sans possibilité d'aller aux toilettes et c'est ça qui était le plus horrible parce que l'on pataugeait dans les excréments, on glissait dessus et il y

avait parmi nous des gens qui mourraient et qui agonisaient, et nous ne pouvions vraiment plus tenir. Il y avait une fille parmi nous, une Hollandaise qui parlait très bien l'Allemand et elle s'est permis de demander à la surveillante SS : « Madame, jusqu'à quand nous allons continuer à voyager comme ça on en peut plus, on est à bout de force », elle a répondu : « jusqu'à ce que vous creviez toutes ». Alors vous voyez qu'on n'avait guère l'espoir de survivre à la guerre. Puis un beau jour, ils nous ont débarqués dans un autre camp alors on a appris qu'on se trouvait en Tchécoslovaquie cette fois-ci. Le camp de Theresienstadt, c'était un camp qui se trouvait à 60 km de Prague, la capitale tchécoslovaque. Là, au bout de quelques semaines nous étions libérés par l'Armée Rouge le 8 mai 1945, le jour où la guerre s'est terminée, voilà en résumé tout ce que j'ai vécu. »

QUESTIONS A Mme HAVERLAND :

ERIC : Quelle était la situation de la Pologne par rapport à l'Allemagne avant la guerre ? En Allemagne avant la guerre, on commençait à expulser les juifs. Mais je me souviens de l'arrivée des gens qui étaient expulsés de l'Allemagne. C'était des gens qui vivaient en Allemagne mais qui n'avaient pas la nationalité allemande, ils étaient d'origine polonaise, alors ils arrivaient en Pologne. Les Polonais étaient bien sûr les pires ennemis des Allemands. Alors c'est pour ça qu'ils les ont agressés, ils voulaient occuper la Pologne et dans l'idéologie allemande, ils voulaient occuper toute l'Europe, pas seulement la Pologne, ils voulaient régner sur l'Europe. Ils voulaient faire une race supérieure c'est-à-dire la race des seigneurs et des blonds aux yeux bleus, ceux qui devait survivre, qui devait régner sur le monde entier.

ERIC : Comment avez-vous vécu la montée du danger en Pologne ?

Je l'ai vécu assez mal parce que quand ils ont envahi ma ville où je vivais, tout de suite mes frères ont été réquisitionnés pour les travaux forcés. Mon père se cachait parce qu'il était poursuivi par les SS et la Gestapo. Alors vous pouvez imaginer le cauchemar qui régnait chez nous et notre pauvre mère qui se battait au milieu de tout ça. J'ai été complètement traumatisée, je ne savais pas ce qui arrivait parce qu'avant la guerre, je vivais dans une famille douillette où régnait la joie comme j'étais jeune. Je n'imaginais pas que la situation allait finir par faire éclater la guerre. Quand ils ont formé le ghetto, j'étais la seule survivante avec mes deux frères et j'avais la pensée d'avoir perdu toute ma famille, mes parents.

ERIC : Dans quelle région viviez-vous ?

J'étais dans la ville de Tarnów, au sud de la Pologne, à 70 km de Cracovie.

SEBASTIEN : Qu'est-ce qu'un ghetto ?

Un ghetto est un quartier qu'on a vidé de la population pour entasser une autre population c'est-à-dire qu'on a vidé la population arienne, ceux qui n'étaient pas juifs, et on a entassé là-dedans des juifs. Nous étions entassés dans des maisons, appartements de dix à quinze par chambre.

SEBASTIEN : Comment étiez-vous traitée dans le ghetto ?

En ce qui me concerne, j'ai exécuté des travaux forcés, j'étais obligée de travailler comme une esclave puisqu'on n'était pas payé, mal nourris, et on était maltraitée, on était considéré comme des esclaves.

ROXANE : Comment avez-vous réussi à venir en France ?

Il faut que je vois cela depuis le début pour que ce soit clair. Lorsque j'ai été libéré de ce camp, il y avait un bruit qui courrait que le camp allait être fermé pour une quarantaine. Et moi, j'ai dit que maintenant que je suis libre, je ne me laisserai plus enfermer et je suis partie. Je suis partie sur les routes, ne sachant pas où j'allais bien sûr. Il y avait beaucoup de gens qui fuyaient sur la route avec l'armée russe qui avançait. Au bout de plusieurs jours, je suis arrivé sur une place, et je ne savais pas où je me trouvais, j'ai appris par la suite que j'étais à Prague, il y avait des scouts qui sont venus vers moi et ils se sont présentés, ils m'ont dit qu'ils faisaient partie de la croix rouge et que si je voulais venir dans une clinique pour me restaurer, me reposer parce que bien sûr j'étais épuisée puisque je marchais à peine, je n'avais pas de cheveux sur la tête, j'avais le crâne rasé. Ils m'ont amenée dans une clinique de la Croix rouge. Là, j'ai été bien soignée j'ai pu enfin me reposer et au bout d'un certain temps, il y avait un décret qui est arrivé et qui a annoncé que tous ceux qui n'étaient pas tchèques devaient rentrer dans leur pays respectif. Et moi, je n'ai pas voulu retourner en Pologne. J'ai vu tellement de choses horribles. Sachant que j'avais peu de chances de retrouver quelqu'un de ma famille, j'ai voulu aller en France parce que toute mon enfance j'avais entendu parler de la France, de ce pays merveilleux où règne la fraternité, la liberté, la solidarité. Mon père, en tant que chef d'orchestre, rêvait de diriger un concert à Paris. Alors j'en ai tellement entendu parler que pour moi, il n'y avait qu'un pays où l'on peut vivre : c'est la France. J'avais un oncle de mon père qui vivait en France et j'ai prétendu que je

voulais le rejoindre et avec beaucoup de difficulté, car bien sûr ça n'allait pas se faire tout seul, je suis arrivée France.

ROXANE : Comment avez-vous réussi à vivre dans le camp de Plaszów ?

Le camp de Plaszów était au départ un camp de travaux forcés, il est devenu en 1944 un camp de concentration. C'était un camp où régnait un manque d'hygiène épouvantable, on était vraiment envahi de poux et nous vivions dans ce camp, sans lumière dans les baraques. Il n'y avait aucun moyen de survivre. Par exemple, après le travail, on procédait à un épouillage de vêtements pour se débarrasser de nos poux et là quand on rentrait le soir sans lumière c'était très difficile. Enfin ce n'est pas très sympathique ce que je raconte là mais c'est la vérité. Dans ce camp il n'y avait pas de crématoires, il y avait une colline où l'on exécutait les gens, la moindre chose faite, on les Ramenait sur cette colline et on procédait aussi par les pendants. Je me souviens, qu'une fois il y avait un jeune homme de dix-sept ans qui fredonnait une chanson russe tout en travaillant et donc le surveillant nazi l'a entendu pour cela il l'a emmené sur la place et nous devions tous regarder la pendaison de ce garçon, ce n'était pas la première fois qu'on assistait à une pendaison, c'était une sorte de punition : la pendaison ou la colline où l'on exécutait. Il y avait un commandant, appelé Amon Goethe, qui était un vrai sadique. Son plaisir était de se promener à cheval le dimanche. Un dimanche sur deux, on ne travaillait pas, alors on profitait de cette journée au moins pour rencontrer notre famille, nos proches, pour s'occuper de nos vêtements, du lavage de nos vêtements, de se reposer un petit peu, et lui arrivait à l'improviste sur son cheval blanc, je me souviens c'était un cheval blanc, derrière lui courait un chien dalmatien et il tirait sur tout ce qui bougeait dans le camp. C'était un véritable sadique. Enfin, c'est un camp où j'avais encore mon frère alors c'était moins pénible que les autres camps parce que j'avais au moins quelqu'un avec moi. Mais on vivait vraiment dans des conditions terribles, en plus je suis tombé malade dans ce camp-là et dans la salle où j'étais couché, il y avait plusieurs lits, et il y avait une dame sur le lit en face du mien qui se plaignait toujours d'avoir des cheveux blancs et elle disait toujours qu'elle n'était pas vieille, qu'elle a blanchi d'un seul coup et elle nous embêtait avec ça, mais savait la pauvre ce qui l'attendait. Un jour quand il y avait une inspection et il y avait un SS médecin qui est venu inspecter et il lui a fait signe de le suivre et cette femme ne l'a pas suivi, elle s'est levée, est allée vers la fenêtre et a sauté. Quand ce SS a vu qu'elle ne le suivait pas, il a demandé à tout le monde de la salle de se lever, nous étions sept ou huit, et de le suivre. Nous étions donc alignés par trois et on nous a emmenés sur cette fameuse colline où l'on exécutait les gens. Nous étions déjà déshabillées, toutes nues quand est arrivé un surveillant sur une bicyclette, il a remis un papier au SS, ce qu'il y avait dans ce papier je ne le saurai jamais, en tous cas, ils nous ont fait habiller et ils nous ont laissées vivantes. Je ne suis pas retournée à l'hôpital malgré le fait que j'étais malade, je suis retournée au travail tellement j'ai eu peur. Voilà la situation du camp de Plaszów.

CLARISSE : Que pensez-vous des Allemands aujourd'hui ? Je ne peux pas parler des Allemands en général parce que les premiers camps de concentration étaient construits pour des Allemands, donc il y avait des Allemands qui étaient contre cette idéologie. et c'était les premières victimes, maintenant je dois dire que j'ai une autre façon de penser : les jeunes Allemands, ils n'y sont pour rien, ils ne sont pas responsables. Pourtant ce sont eux qui portent le poids de ce que leurs aînés ont fait. Je ne mets pas tout le monde dans le même sac. Quand je parle de cette période j'essaie de parler des nazis et non des Allemands en général parce que certains étaient des victimes.

SARAH : Qu'avez-vous ressenti quand vous étiez sur le point d'être fusillée ? Vous savez, on est dans un état second quand on est devant une telle situation, on ne sait plus ce qu'il se passe, la Terre tourne. Cela dit, ce jour-là je pensais à mon frère, son chagrin, sa peine quand il aurait su que j'avais été fusillée. Mais j'étais tellement épuisée, au bout de mes forces, j'avais beaucoup de fièvre, j'étais malade quand même. On a plus les pieds sur Terre.

SARAH : Connaissez-vous maintenant les raisons du décès de votre frère ?

Oui, j'ai rencontré après la guerre quelqu'un qui était dans le camp de concentration de Mauthausen avec mon frère et qui avait malheureusement assisté à sa mort. Il est mort d'épuisement, de fatigue, de maladie, un mois avant la fin de la guerre.

ERIC : Saviez-vous ce que Hitler faisait aux Juifs ?

Il n'y avait pas seulement les Juifs, il y avait les slaves, les tziganes, les homosexuels, les malades, les noirs qui étaient aussi au programme. Il voulait seulement qu'il y ait une race supérieure, la race arienne, des blonds aux yeux bleus qui devaient régner sur le monde et tous les autres devaient être exterminés

VINCENT : Avez-vous fait de la Résistance ?

J'ai fait de la Résistance bien sûr, il y avait une Résistance intérieure. Je ne me considère pas comme une résistante mais j'ai fait du sabotage. Quand on trichait au travail si les nazis nous prenaient sur le fait, on était aussitôt fusillé et à Flossenbourg, lorsque je travaillais dans une usine de pièces détachées pour voitures, j'ai aussi fait du sabotage, c'est-à-dire qu'il avait une machine qu'à chaque fois que je la touchée je recevais une décharge électrique. La première fois c'était vrai mais puisque ça avait marché la première fois, j'ai prétendu après que je recevais des décharges électriques en touchant la machine. De cette façon-là, j'essayai de ralentir la production, c'est ce que l'on appelle la Résistance, le sabotage. Alors, je n'ai pas été arrêtée comme résistante mais je faisais de la Résistance à ma manière, dans le camp. Il y avait aussi à Plaszów, une résistance intérieure dont mon frère faisait partie, j'ai su cela après la guerre et ils étaient en contacté avec la Résistance extérieure du camp.

ERIC ; Comment avez-vous pu survivre face à toute cette horreur ?

Bien sûr il y avait des gens qui se laissaient mourir, qui abandonnaient. Moi, je dois dire qu'il m'est arrivé quand j'étais à bout de forces, de souhaiter m'endormir et ne pas me réveiller. C'est là où intervenait la solidarité des autres, quand ils voyaient que quelqu'un flanchait. Cet abandon se manifestait par un refus de nourriture. Les autres disaient qu'on n'avait pas le droit d'abandonner, qu'il fallait qu'on résiste. Qu'on meurt de notre propre mort était leur but. Ils nous disaient que peut-être nos parents avaient survécu à la guerre. Enfin, ils trouvaient toujours des mots de réconfort, des mots pour vous redonner du courage.

ERIC : Aviez-vous beaucoup d'amis ?

Beaucoup d'amis, non parce que dans les camps, on n'avait pas le droit de se promener, on était toujours au même endroit, les amis étaient ceux qui étaient le plus proche de vous c'est-à-dire qui couchaient dans le même lit que vous, c'étaient aussi ceux qui nous entouraient quand nous étions à l'appel. Ils devenaient notre famille car la solitude était terrible dans cette situation. A côté de moi, j'avais une fille qui venait de ma ville, on avait appris la musique dans la même école, je l'appelais ma sœur de déportation et elle a le numéro suivant du mien. Maintenant Tusia vit aux Etats-Unis, je l'ai rencontrée plusieurs fois, elle est tout ce qu'il me reste de mon enfance.

SARAH : Comment avez-vous réussi à vivre une vie normale après la guerre ?

Ça a été très difficile. Quand j'ai décidé d'aller en France je ne me rendais pas compte des difficultés que j'allais rencontrer après. Je suis arrivé en France à l'hôtel Lutetia où débarquaient tous les déportés français. Je suis arrivée en France sans connaître la langue. Et lorsqu'au bout de deux jours, il a fallu partir, ils nous ont donné des vêtements, de la nourriture, un carnet de tickets de métro et un peu d'argent mais je ne savais pas où je voulais aller, j'étais libre mais que faire de ma liberté, et c'est la première que j'ai regretté d'avoir survécu à la guerre parce que je me suis rendu compte des difficultés que j'allais connaître. J'ai erré comme cela pendant trois ou quatre jours dans les rues de Paris sans savoir où je me dirigeais. Je donnais dans l'espoir jusqu'au jour où j'ai rencontré un soldat polonais à qui j'ai pu expliquer ma situation, que je ne parlais pas le français et que je ne savais pas où aller. Il m'a consolé il m'a dit qu'il allait m'emmener dans une Croix rouge polonaise. A la croix rouge polonaise, ils m'ont donné l'adresse d'un centre d'accueil où je me suis rendue et à partir de là ça a commencé à aller mieux. Dans ce centre d'accueil, on m'a demandé ce que je voulais faire comme études, comme ma scolarité était interrompue et qu'il fallait continuer à vivre, je devais gagner ma vie, je devais apprendre quelque chose. Après plusieurs propositions faites, il y avait une école de prothèse dentaire, donc j'ai choisi cette école. Comme je ne connaissais pas le français j'étais obligé de suivre mes cours en langue allemande. A côté de moi, un ancien prisonnier français qui parlait un peu l'allemand, m'aidait un petit peu. Ce prisonnier allemand est devenu deux ans plus tard mon mari. Vous voyez dans la vie il ne faut pas désespérer, tout s'arrange.

Tout ça pour dire que ce qui est arrivé était tellement horrible, et que si nous voulons que cela ne se reproduisent pas, il faut que dans nos têtes on puisse accepter qu'il n'existe aucune race différente, il n'y a qu'une seule race, la race humaine et il faut tolérer les autres, rechercher ce qui est différent. Il n'y a que comme cela que l'on arrivera à vivre, à exister et que les événements déjà vécus ne se reproduiront pas. Je vais vous citer mon cas personnel :

Je suis juive, mon mari est chrétien. Nous avons deux enfants, ma fille est mariée à un juif et mon fils à une chrétienne. Cela fait cinquante-deux que nous sommes mariés, et nous vivons en bonne intelligence tous ensemble sans problème. Alors vous voyez que tout est possible quand on n'est pas habité par la haine des autres.

CLARISSE : Saviez-vous comment la Résistance s'organisait ?

Je ne peux pas vous le dire puisque je n'étais pas résistante à l'extérieur, j'ai été arrêtée très tôt, mais ce que je sais par les autres c'est que c'était très difficile d'entrer dans la Résistance, il fallait vraiment connaître quelqu'un. Moi, je peux très peu vous renseigner sur ce sujet. Dans le camp de Plaszów, il y avait une résistance interne en contact avec la Résistance polonaise, à l'extérieur du camp. Comme j'étais tout le temps malade, on faisait une série de piqûres en cachette et je ne savais pas d'où venait ces piqûres. J'ai su ensuite que ces piqûres étaient envoyées par cette Résistance polonaise.

ERIC : Quels sentiments aviez-vous ressenti lors de votre libération ?

Comme je vous l'ai dit tout à l'heure quand je suis arrivée dans ce camp après plusieurs jours de voyages dans le wagon blindé^ C'était le dernier voyage, celui de la mort parce qu'on nous a pas donné l'espoir de survie et quand j'ai été libérée, j'étais libérée, j'étais couchée plus morte que vivante, tellement j'étais épuisée. On m'a dit que nous étions libres , qu'il y avait des soldats russes, qui distribuaient du chocolat et du pain. Je n'avais même pas la force pour aller me procurer ce peu de nourriture, j'aurai dû courir car la nourriture était rare mais je ne pouvais pas. Ce dernier jour j'étais bien sûr heureuse, contente mais je me suis demandé comment j'allais continuer après tout ça. J'ai vu des Russes, des soldats russes qui nous consolaient, qui nous disaient que notre cauchemar était fini. Je ne savais pas encore à l'époque que je voulais partir en France, tout se bousculait dans ma tête et en même temps ma tête était vide. On était vraiment dans un état second. On était heureux et triste à la fois.

ERIC : Que pensez-vous maintenant de la vie que vous avez eu ?

Je pense qu'on m'a volé des années de ma jeunesse et ça, ça ne se rattrape jamais, ce devait être les plus belles années de ma vie et ce n'est pas facile d'être la seule survivante de toute une famille parce qu'on vit mal, c'est la grande solitude. Je n'ai jamais parlé à mes enfants de ce qui m'est arrivé, il y avait un blocage. C'est trop difficile d'expliquer et de s'exprimer sur des choses aussi horribles. Mes enfants savent ce qui est arrivé mais ils ne savent pas ce qui m'est arrivé à moi. Je peux parler à des étrangers mais avec eux je ne peux pas car ils se mettent à pleurer et moi aussi. Je fais semblant de vivre comme tout le monde mais je porte un poids énorme sur moi. On ne tourne jamais la page, on vit toujours mais on est obsédé par ses souvenirs.

ERIC : Vous faites toujours des cauchemars de cette période ?

Je fais toujours des cauchemars. C'est vrai que je fais toujours des cauchemars. Ce qui est terrible, c'est que quelquefois je fais le cauchemar que les Allemands ne s'en prennent pas seulement à moi mais aussi à mes enfants, qu'ils emmènent mes enfants, ils viennent chercher mes enfants.

SEBASTIEN : Pourquoi n'êtes-vous pas retournée en Pologne ?

Je ne suis pas retournée en Pologne parce que quand on m'a enfermée dans le ghetto j'ai marché dans les rues où le sang coulait sur le trottoir, en même temps qu'ils nous ont entassés dans le ghetto, ils ont massacré les gens. En Pologne, il y avait un grand antisémitisme c'est-à-dire que les polonais étaient farouchement contre les Allemands mais aussi contre les Juifs. Alors je ne vais pas généraliser, il y avait beaucoup de gens en Pologne qui ont sauvé des familles juives mais malheureusement il y avait beaucoup de gens qui ont dénoncé des Juifs et j'avais peur de retourner en Pologne à cause de l'antisémitisme,

ERIC : Vous êtes allés en France pourtant on y tuait aussi des Juifs ?

Oui, c'est vrai qu'en France il y avait une collaboration, ils tuaient beaucoup de Juifs. Mais ce que je dois vous dire c'est que je ne savais pas ce qui se passait en France pendant la guerre. Nous étions dans les camps de concentration, nous n'avions aucune information, nous étions coupés du monde entier et c'est là où justement il y avait une inconscience de ma part. J'ai voulu aller en France parce que j'ai entendu beaucoup de bien sur la France mais qu'il y avait une collaboration, qu'on tuait aussi les gens, qu'on déportait aussi les gens, cela je l'ignorais, je ne savais rien de tout cela.

FATINE : Pourquoi avez-vous changé de prénom ?

Je n'ai pas changé de prénom, je m'appelle Frania, c'est mon véritable nom d'origine mais pour franciser un peu, je me suis faite appeler Françoise. Je dois vous dire que ma belle-mère n'était pas très contente de ma venue dans la famille. Une polonaise qui ne parlait pas le français, c'était pas très bien vu, alors pour être un petit peu française, je me suis appelé Françoise.

INTERRUPTION DE L'ENTRETIEN PAR LE DIALOGUE ENTRE Mme HAVERLAND ET ERIC

Mme HAVERLAND : Pensez-vous que de nos jours, une situation comme celle-là peut se reproduire ?

ERIC : Non, je en pense pas.

Mme HAVERLAND : Vous ne pensez pas. Vous croyez qu'il ne reste plus de nazis.

ERIC : Si, il en reste encore.

Mme HAVERLAND : Oui, il en reste encore mais vous pensez qu'ils ne sont pas assez puissants pour ça. Mais alors quand on retourne en arrière, quand on pense à l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Hitler a fait de la prison, il a eu très peu de voix et il a quand même pu avancer avec le peu de voix qu'il avait obtenu parce qu'il a profité d'une situation économique critique en Allemagne. Sa propagande annonçait qu'il trouverait du travail pour tout le monde et qu'il allait résoudre le problème du chômage, c'est comme ça qu'il a avancé. Il a été élu démocratiquement avec très peu de voix, ce fut une chose qui arriva progressivement et quand ça arrive c'est trop tard on ne peut plus faire marche arrière. Evidemment, Hitler a réussi à réduire le chômage mais à quelles conditions. Il a défendu aux femmes de travailler. Sa politique était les trois mots en allemand « Kirche, Kinder, Küche » cela voulait dire « Eglise, enfant et cuisine ». C'est en défendant aux femmes d'aller travailler qu'il a eu de la place pour les hommes, qu'il a réduit le chômage. Je ne pense que de nos jours une femme n'accepterait pas de ne pas travailler et de rester à la maison.

Moi, je ne suis pas aussi tranquille que vous, si on n'est pas vigilant^, si on n'est pas sur ses gardes, petit à petit ces gens qui existent encore par les votes. Bientôt, ce seront vos votes qui feront l'avenir, pour nous la vie est derrière. Il ne faut pas dire que ça ne peut pas arriver comme dit Primo Levi « c'est arrivé et ça peut arriver ». Il y a beaucoup de gens qui disaient aussi c'est impossible ça ne peut pas arriver mais c'est arrivé quand même.

ERIC : Oui mais les gens, à cette époque, étaient désespérés et en quelque sorte stupide ils croyaient tout ce qu'on leur disait donc ils écoutaient Hitler.

Mme HAVERLAND : Oui, mais maintenant vous avez un Le Pen qui procède de la même façon et a la même vision de l'antisémitisme.

ERIC : Les gens ne sont pas aussi stupides.

Mme HAVERLAND : Il y en a qui le sont. Le seul problème, c'est la vigilance, il faut être vigilant, être sur ses gardes et surtout savoir pour qui voter. Bientôt vous allez voter et en sachant ce que vous savez, étant donné qu'on nous a fait venir pour témoigner dans les lycées, dans les collèges, vous, vous savez ce qui s'est passé alors que pour nos enfants ce programme n'existait pas ils sont donc moins informés que vous, et c'est une très bonne chose.

REPRISE DE L'ENTRETIEN :

SARAH : S'il y avait une autre guerre, laisseriez-vous vos enfants partir en guerre ? Moi, je suis tout à fait contre la guerre, On n'a jamais rien résolu avec la guerre. Moi, je suis une pacifiste, après ce que j'ai vécu je sais que la guerre ne mène à rien bien au contraire tout le monde est ruiné après la guerre. On ne fait que des malheureux, on n'attise que la haine envers les autres, on n'a jamais rien résolu par la guerre, il faut à tout prix éviter la guerre.

CLARISSE : Pensez-vous que le service militaire est une bonne chose ?

Je ne peux pas vous dire que se soit une bonne chose mais il y en a qui vont vous dire qu'en sachant qu'il y a une armée, ça fait peur aux autres. Moi, je suis antimilitariste je n'aime pas les uniformes.

PATINE : Auriez-vous cru que toute cette horreur cesserait un jour ? Non, je n'avais guère l'espoir de survivre à la guerre. Le camp d'Auschwitz était celui où j'avais le moins d'espoir. Vous savez quand on vit dans une atmosphère d'odeur de la chaire brûlée, quand on voit qu'on amène tout le temps des gens dans les chambres à gaz et quand le soir tombe, le ciel devenait rouge car des crématoires sortaient une fumée et une flamme, cela ne donne plus envie de survivre mais on a envie de vivre surtout quand on est jeune. Je crois que des personnes plus âgées q#e avaient moins envie de vivre parce qu'ils étaient plus conscients, quand on est jeune, on vit chaque jour et chaque jour est une nouvelle vie de survie mais c'est le dernier jour que j'ai eu l'espoir, j'ai réalisé que j'avais une chance quand j'ai vu les Allemands désemparés qui réalisaient que la guerre était perdue, que pour eux le règne était fini et il n'attendait qu'une seule chose c'était se débarrasser de nous pour qu'ils puissent faire. Mais bien sûr dans le wagon plombé, l'espoir retombait parce que là, on voyait des gens mourir, tomber d'épuisement. On savait qu'on vivait nos derniers instants, mais une fois

débarqués dans le camp de Terezin, de nouveau j'ai commencé à avoir l'espoir, il y avait des hauts et des bas, c'était pas toujours pareil.

ERIC : Où les Allemands se sont-ils réfugiés ?

Ils n'ont pas fui très loin puisqu'ils étaient tout de suite rattrapés par les Américains et les Russes. Ils étaient faits prisonniers. Mais tous ces dirigeants nazis, ceux qui étaient à la tête de cette horreur, il ne faut pas croire qu'ils étaient tous punis. Il y en a qui se sont enfuis en Amérique du Sud, au Brésil. Le Docteur Mengele, qui procédait à des expériences à Auschwitz, qui sélectionnait les déportés, il s'est enfui au Brésil et là-bas il a vécu sa vie sans être inquiété et il y en avait pas mal d'autres. Ce sont ces survivants nazis qui se sont cachés, qui ont formé un réseau et ont propagé cette idéologie dans le monde entier, ils existent peut-être encore aujourd'hui.

QUESTION A Mr HAVERLAND :

FATINE : Saviez-vous ce qui se passait pendant votre détention ? Non, je peux vous dire que j'ai été prisonnier pendant cinq ans, et je n'ai jamais entendu parler de ça. Je comprends que certains Allemands, pas beaucoup, puissent dire, moi je n'ai jamais été au courant de ce qu'il se passait dans mon propre pays. Mais il y avait toute la population qui vivait près de ces camps et qui les faisait fonctionner parce qu'il fallait bien, les déportés venaient par trains entiers donc il y avait des chauffeurs de locomotives, tous ceux qui travaillaient dans le réseau de la Reichsbahn c'est-à-dire la S.N.C.F. savait très bien ce qui se passait.

PATINE : Aviez-vous entendu parler de la Résistance ? Oui, mais pas au point où elle était à la fin de la guerre.

PATINE : Vous n'aviez jamais eu l'idée de partir de l'Allemagne pour aller en France ?

Beaucoup de prisonniers le voulaient, la première préoccupation d'un prisonnier de guerre, c'était de s'évader. Mais dans un pays où tout est policier, vous ne pouvez pas faire un pas sans en rencontrer, et même ceux qui n'avaient pas d'uniforme, des simples allemands, ils voulaient servir leur pays.

Vous savez un français ça se voyait tout de suite, un prisonnier de guerre même s'il avait trouvé une veste de civil, même s'il parlait l'allemand, il avait un accent qui le faisait tout de suite repérer alors quelques-uns ont réussi. Il y avait quelques filières qui se sont faites mais qui n'ont jamais duré bien longtemps, elles étaient rapidement démantelées.

PATINE : Quand vous avez appris le cauchemar de votre femme, quelle fut votre réaction ?

D'abord, j'ai été stupéfait puisque comme je vous l'ai dit, je n'avais jamais supposé ce qu'il se passait. J'ai découvert la communauté juive parce que même avant la guerre je savais qu'il y avait un magasin près de chez moi, qui était un magasin de tissus qui s'appelait « Baucherak », les gens disaient que ce magasin était tenu par des Juifs et que l'on pouvait acheter des tissus moins chers. Mais bon pour moi cela ne voulait rien dire, pour moi c'était comme une nationalité donc je suis tombé d'haut comme beaucoup de Français, je l'espère.

ERIC : Que pensiez-vous de la désorganisation de l'armée française ?

Vous savez si on se met dans le contexte de l'époque, la communication n'existait pas, il n'y avait pas de télé, il y avait très peu de postes de radio, ça se captait très mal. En 1925, Hitler avait écrit un livre intitulé « Mein Kampf » où il décrivait mot à mot, ligne par ligne ce qu'il voulait faire. Ce livre circulait, pas parmi les civils, mais parmi les sécurités françaises et anglaises. La réponse à la question de l'immobilisme de l'armée française et l'armée anglaise, ce sont les politiciens qui la possèdent. Il était évidemment indispensable pour un civil, une personne non-informée, de comprendre pourquoi on déclare une guerre et on reste sur place sans bouger.

REPRISE DE LA PAROLE PAR Mme HAVERLAND :

Hitler a écrit ce livre où il a clairement décrit son programme et tout le monde a dit que ça ne pouvait pas arriver, qu'il ne ferait jamais ce qu'il avait dit. Les grandes puissances ont commencé à réagir quand Hitler en 1938 a envahi l'Autriche, on a dit que c'était un pays où les habitants parlaient la même langue alors on a laissé faire et après ça, il a envahi la Tchécoslovaquie, on n'a encore rien dit mais Hitler comme il l'avait dit allait envahir l'Europe entière, il ne s'est pas contenté de ces pays et les autres pays ont commencé à réagir quand il a envahi la Pologne, ils ont commencé à le prendre au sérieux. La France, l'Angleterre, l'Amérique sont rentrées en guerre, c'est à ce moment qu'ils se sont aperçus qu'Hitler était un maître chanteur, et qu'il ne

se contenterait pas de si peu et qu'il mettrait son projet à exécution, mais c'était trop tard. La machine était déclenchée et on ne pouvait plus l'arrêter.

ERIC : Ils l'ont quand même arrêté ?

Oui, mais à quel prix, tout le monde en a souffert. Ça a engendré la misère dans le monde entier. Ce ne sont pas seulement les soldats qui ont souffert mais aussi la population civile, les enfants, tout le monde a été privé de tout. Les moyens de l'époque étaient les bombardements, les gaz etc. Les premières victimes étaient les civils. Les premiers bombardements terroristes qui ont rasé deux ou trois villes en Angleterre, Coventry et certains quartiers de Londres, ça s'est retourné à partir de 1942 sur l'Allemagne où pratiquement toutes les grandes villes ont été rasées à moitié, mais ce sont toujours les civils qui en souffrent. Les soldats, eux, ils étaient quasiment tous à l'abri

Frانيا Haverland, ancienne déportée, vient conter son histoire aujourd'hui au ciné Le Carnot
La Montagne, Ussel 04.12.2015

http://www.lamontagne.fr/limousin/actualite/departement/correze/ussel/2015/12/04/frania-haverland-ancienne-deportee-vient-conter-son-histoire-aujourd'hui-au-cine-le-carnot_11691387.html

Frانيا Haverland sillonne la France pour raconter son histoire et diffuser un message d'espoir aux jeunes
Dans le cadre du 70e anniversaire de la libération des camps de concentration, l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre de la Corrèze organise deux séances de témoignage à 9 h 30 et 14 h 30, à Ussel.

Frانيا Haverland, née Eisenbach, a passé son adolescence dans les camps. Cette Polonaise a grandi en partie dans le ghetto de Tarnów avant d'être envoyée dans le camp de Plaszów où certains déportés faisaient partie de la liste de Schindler. Elle est la seule de sa famille à avoir survécu à ce qu'elle nomme « la cruauté ». Émue à l'évocation de son histoire, de ses proches disparus dont son père musicien, Frانيا Haverland revient sur son besoin viscéral de « témoigner », notamment auprès des jeunes qu'elle s'efforce de convaincre que, malgré les périodes sombres passées et actuelles, l'espoir doit l'emporter.

« J'ai une tendresse pour cette jeunesse car la mienne m'a été volée »

Que ressentez-vous quand vous racontez ce que vous avez vécu dans les camps pendant la Seconde Guerre mondiale à des adolescents qui ont l'âge que vous aviez lorsque vous avez vécu l'horreur ? C'est mon combat. Mon calvaire a commencé à 13 ans et j'ai été libérée à l'âge de 18-19 ans. J'ai une tendresse et un amour pour cette jeunesse car la mienne m'a été volée.

Que tirez-vous de ces échanges ? De la chaleur humaine, leurs larmes, leurs baisers, leurs lettres. Surtout, avec les événements récents (vendredi 13 novembre, à Paris et Saint-Denis, ndlr), je sens une urgence d'apprendre. C'est l'envie de témoigner pour que cela ne recommence pas même si, malheureusement, nous vivons des épreuves qui ressemblent à ce que j'ai vécu.

Vous avez été confrontée à la guerre. Depuis le 13 novembre et les attentats de Paris, le président de la République répète que nous sommes en guerre. Ces jeunes que vous rencontrez y pensent sûrement. Qu'avez-vous à leur dire à ce propos ?

Qu'il faut espérer. Quand il n'y a plus d'espoir, on baisse les bras et ils ont gagné. Je veux leur dire que le monde est beau et qu'il ne faut pas le laisser s'abîmer. C'est à eux que le futur appartient. Comme un homme averti en vaut deux, il faut leur expliquer ce qu'il s'est passé avant pour qu'il comprenne la situation d'aujourd'hui.

Comment vivez-vous le fait que soixante-dix ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, de telles scènes se déroulent en France ? C'est différent mais la haine est toujours la même. Et c'est elle qui guide ces gens obscurs, pleins de bêtise. Je ne suis pas bien de voir tout ça, quand je pense à ma famille, mes enfants, mes petits-enfants... Je me demande si on aura assez de moyens pour stopper tout ça. Je ne veux pas être pessimiste mais je suis désespérée en ce moment, depuis janvier et encore plus depuis novembre. Pourtant,

en parlant, j'ai toujours de l'espoir. Il faut que les gens se sentent concernés et qu'ils voient qu'il y a une urgence.

A 89 ans, c'est un besoin pour vous de continuer d'aller à la rencontre des jeunes ? C'est vital. Je ne suis pas la seule dans ce cas. Nous ressentons tous, les anciens déportés, le même besoin. Nous sommes des résistants et nous devons combattre en informant les jeunes. Depuis janvier, nous organisons des conférences mais pas seulement pour les enfants, pour leurs parents également car on ne sait pas ce qui se passe à la maison. Lorsque je quitte les jeunes après mon témoignage, je leur dis : "Ce soir, quand vous dînez avec vos parents, mettez-vous à table et racontez leur ce que vous avez entendu aujourd'hui. Ils seront heureux de partager avec vous ce moment parce qu'eux, durant leur scolarité, ils n'ont jamais entendu quelqu'un comme moi."

« Certains lycéens ont ou vont avoir le droit de vote. Voter, c'est résister »

Quels autres messages avez-vous envie de leur transmettre ?

Qu'ils doivent être tolérants. (Elle s'arrête, des trémolos dans la voix). Qu'il faut vivre ensemble, que nous ne sommes pas des races, nous sommes des êtres humains, différents par nos langues, nos couleurs mais quand on se connaît, on s'aperçoit que nous sommes pareils. Et quand on arrivera à vivre en bonne intelligence, en solidarité, l'avenir sera meilleur. Ce futur leur appartient. Ils savent ce qu'il s'est passé (pendant la Seconde Guerre mondiale) et ce qu'il se passe aujourd'hui y ressemble tellement ...

Vous leur apprenez à être des résistants, eux aussi ? Bien sûr.

C'est quoi être résistant en 2015 ?

Certains lycéens ont ou vont avoir le droit de vote. Voter, c'est résister. Et quand je reçois leurs petits mots et leurs lettres, ils me disent qu'après m'avoir entendue, ils réalisent qu'ils ont envie de vivre. Ça, c'est une victoire.